

ORIGINE DES ÊTRES ET ESPÈCES,

*fruit d'une conversation
retenue imparfaitement*



OMME l'on fait ufage de la géométrie non feulement pour la mefure des grandeurs & le jugement de leur rapport, mais qu'on l'applique heureufement à des matières phifiques, comme à mefurer les diftances des planètes du centre commun, leur pefanteur différente & le temps de leur circulation, on a cru les pouvoir appliquer aux matières métaphifiques, & on le fait avec fuccez.



PREMIER PRINCIPE

Deux grandeurs étant données, fi l'une s'accroît jufqu'à l'infiny, & que l'autre diminue proportionnellement, celle-cy fera zéro quand l'autre fera à l'infini.

CETTE propofition eft démontrée par la progreflion de l'hiperbole à la parabole & la diminution des afymptotes. On tire de là cette conféquence : qu'étant donnée la connoiffance d'un effet phifique réfultant, felon la première

idée, d'une cause métaphisique, plus la connoissance phisique & mécanique s'augmentera, plus la nécessité de la cause métaphisique diminuera, en sorte que la première estant parfaite, c'est-à-dire entière, la dernière fera comme zéro, c'est-à-dire nulle.



SECOND PRINCIPE

*Dans la supposition du mouvement,
le laps du temps équivaut à l'intelligence.*

UN corps solide n'est tel, selon le Père Malbranche, que par la pression de l'ambiant, mais l'espace & la matière estant infinis ne peuvent recevoir de pression d'aucun ambiant, donc la matière est fluide par opposition à la solidité, & elle ne peut estre fluide qu'elle ne soit en mouvement. ¶ On veut aussi qu'elle ait esté homogène dans son principe, mais elle n'a pu le demeurer longtemps, car dès que l'on suppose le mouvement coéternel à la matière, elle a esté agitée, & n'a pu s'agiter sans altération de ses parties, qui en a disposé plusieurs à s'unir, & de là sont néés les masses, qui s'y sont formées des différentes parties, perdant ou acquérant proportionnellement du mouvement. ¶ Or, dès que ces principes sont accordés, il faut revenir au premier, que le laps de temps équivaut à l'intelligence, parce qu'il n'y a aucune disposition de matière qui ne puisse arriver par le simple effet du mouvement durant une durée infinie : *nil mere possibile debet concipi; fuit enim, vel est, vel erit quidquid possibile concipitur aut existit.* Tout ce qui est dit possible doit estre conçu

comme existant, ou ayant existé, ou devant exister. ¶ Ainſy, celui qui a dit que la projection des caractères d'une imprimerie ne compoſeroit jamais l'*Illiade* par hazard, s'eſt trompé, car on peut exprimer toutes les combinaifons des nombres. On ſçait par exemple qu'en 25 coups de jet de deux dez [doit amener fonnez] & ainſy des autres à proportion. Donc il n'y a nulle combinaifon qui ne puiſſe arriver dans un certain temps &, partant, dans l'éternité. ¶ À l'égard des animaux, plantes & autres mixtes, leur accroiffement n'eſt pas ce qui ſurprend d'ordinaire, mais c'eſt leur origine. Le germe s'explique comme une concrétion de glaces qui ſe fait dans les cavernes : la première goutte d'eau eſt le fondement de tout ce qui s'y accroit ; les voûtes, la diſpoſition du lieu, tout y concourt. Ainſy notre terre, noſtre ciel, tout contribue à la formation des eſpèces. L'uniformité des ſemences n'a rien de plus ſingulier, parce que tous les animaux & les plantes engendrent dans les mêmes circonſtances ; mais, ſur tout cela, il eſt vray de dire que plus la connoiſſance de la mécanique augmentera, plus la néceſſité d'une cauſe métaphiſique diminuera, & quand l'une fera parfaite, l'autre fera zéro, c'eſt-à-dire nulle. ¶ De ce que l'homme a une âme, le vulgaire a conclu que les beſtes en ont une, & Deſcartes, au contraire, a conclu de ce que les bêtes ſont automates que les hommes le ſont auſſy. Ses ſectateurs ſe ſont toutefois attachés à l'écorce de ſa doctrine, & ont prétendu d'inſiſter ſur ce qu'il a dit des notions différentes du corps & de l'eſprit. Mais on luy répond que les propriétés de la matière ne ſont pas aſſez connues, & comme il n'y a nul rapport de la peſanteur d'un corps à ſa couleur, & que même un aveugle n'auroit nulle idée de la dernière, on pourroit nier que ces

propriétéz puffent fubfifter en mefme fujet, & on le nieroit mal à propos. Ainfy la maxime eft véritable : *omne quod percipitur in fubjecto de eo potest affirmari*, mais l'argument négatif ne l'eft pas, & on ne fçauroit dire : *omne quod non percipitur in fubjecto de eo negari debet*. ¶ On ne peut pas regarder le fentiment que les hommes ont de leurs actions comme un témoignage de leur liberté. Tout eft déterminé dans l'ordre naturel : les hommes le font avec fentiment & confcience, & les eftres inanimez le font fans fentiment ny connoiffance, à raifon de leur nature. Or, fi l'on conçoit que jamais le feul mouvement des atomes ne pourroit dans l'éternité faire une pendule, il faut, pour rendre raifon de cet effet, joindre les deux déterminations : celle qui eft purement naturelle, en conféquence de laquelle les matières fervant à la construction d'une pendule ont été formez, & celle qui réfulte des occafions de néceffité où l'homme fe trouve d'inventer ou de produire des ouvrages. Toutes les deux font également machinales, & réfultantes des loix du mouvement. Mais la feconde eftant accompagnée de fentiment d'une part, & de preceptes de l'autre, paroift l'effet de la liberté, à caufe du canal par où elle paffe.



Ce petit traité a été diffusé (clandestinement) par Henri de Boulainvillier entre 1705 et 1710. On en trouvera le texte en HTML, accompagné d'une courte notice bibliographique, sur le site du professeur Gianluca Mori : http://zeus.vc.unipmn.it/~mori/e-texts/index_fr.htm. Il a été (re)composé en Four-nier Monotype corps 12 par Alain Hurtig, à Paris, en janvier 2000. Il en a été tiré 30 exemplaires, sans compter l'inévitable fichier PDF.

N° 030